

CULTURE PORTRAIT

Gao Bo, d'un métier l'autre entre Paris et Pékin

Jeune graphiste, Gao Bo se fait connaître par ses photos des événements de Tiananmen. Depuis, il effectue des allers-retours entre la France et la Chine, où il est devenu architecte

ARCHITECTE après avoir été photographe et graphiste (« finalement, ça consiste à passer de deux à trois dimensions »), Gao Bo, trentehuit ans, a été conduit à devenir scénographe du Festival international de la photographie de Pingyao, dans le Sichuan (Chine). Et, de là, à se faire le défenseur de cette ville anciennement impériale, miraculeusement préservée et classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Il ne peut, nous dit-il à Paris, dans le sous-sol de l'agence Vu, s'arrêter de muer, d'inventer, de se transformer, et le monde avec lui. Au printemps, il expose à Rome, puis il sera aux Rencontres d'Arles, en juillet.

A Pingyao, où nous l'avions rencontré lors du deuxième Festival de la photographie, en septembre, il dirigeait la section contemporaine du festival, logée dans une usine tout juste abandonnée. M. Gao a les traits fins, une moustache taillée pour accentuer le sourire qui devance ordinairement un rire clair, les fragments de barbe d'un chef de guerre, et un catogan qui pourrait accueillir une natte postiche. En cet automne 2002, tout est réglé nickel dans la partie dont il est chargé. Mais dans la ville, où d'autres ont été chargés d'investir temples et palais pour y présenter les célébrités du festival, il y a quelques ratés. Et, au cours d'un dîner, il entre dans une de ces colères que l'on s'interdit ordinairement en Chine, pour ne pas faire perdre la face à ceux qu'on engage.

Gao Bo est né en 1964. Ses parents, originaires du Nord, sont partis au Sichuan, près de Chongqing, au moment de risques de conflit avec les Russes. Raccourci : « Quand j'étais enfant, je pensais devenir peintre. C'était une période bizarre, vers la fin de la révolution culturelle, j'avais dessiné un portrait de Lénine qui passait pour ressemblant. On m'a demandé un portrait de Mao à l'occasion d'une fête nationale. Les adultes avaient une peur bleue de ce genre d'exercice. En 1979, je suis rentré à l'Institut des beaux-arts du Sichuan. Au bout de deux ans, j'ai voulu devenir musicien, après avoir pleuré, seul dans le dortoir, en découvrant Mozart, le Concerto pour violon n° 5. Mais on m'a fait comprendre que je n'étais pas fait pour ça. »

Nouveau concours : Gao Bo intègre l'École des arts décoratifs de Pékin, où, pendant quatre ans, il étudie le graphisme. Le *Quotidien du peuple* va l'en détourner : le journal organise un concours de photographie doté d'un prix alors faramineux, un appareil Hasselblad, qu'il gagne alors qu'il n'a jusqu'alors jamais pris un cliché. Il ne s'en sert que pour le rendre d'une fortune, abandonner le graphisme et, pendant près de trois ans, faire le tour de la Chine avec un appareil plus modeste. Lors-

BIOGRAPHIE

► 1964
Naissance à Chongqing.

► 1986
Lauréat d'un concours de photographie. Tour de Chine.

► 1990-1995
Vit à Paris.

► 1996
Architecte à Pékin.

► 2002
Festival de Pingyao.

► 2003
Crée l'association Héritage et patrimoine de Chine. Expose à Arles (juillet).

qu'en 1989 il revient à Pékin, avec quelques dizaines de pellicules, les événements de Tiananmen commencent. Ce que son appareil a capté, il ne le verra que plus tard, en France. Impossible de garder les pellicules sur place : il les confie à une photographe de l'agence Vu. « C'est comme ça que j'ai rencontré Christian Caujolle. Il m'a invité à venir à Paris et j'ai réussi à obtenir un passeport début 1990. »

« LES CHINOIS ONT PERDU LEUR CULTURE »

Gao a de quoi vivre, un peu, grâce aux droits des photos de Tiananmen et à ceux d'un album paru en Allemagne où sont rassemblées les images de son voyage en Chine. Il travaille aussi pour Vu avec M. Caujolle, « à la fois mon professeur, mon grand frère, mon patron », par dessins interposés, tout en étudiant les français à l'Institut catholique. Il rentrera en Chine, nostalgique de l'espace de son pays natal, pour s'apercevoir que le reportage ne l'intéresse plus. « Ce n'était pas un langage que j'avais choisi. Il s'était imposé à moi, pour vivre. J'ai voulu faire un travail plus personnel et je suis reparti au Tibet. »

Cinq étapes, cinq séries : depuis le paysage et les villes au loin jusqu'aux habitants et leurs visages, pour réinventer enfin « son » Tibet. L'exposition qu'il en tire circulera pendant trois ans grâce à la Fnac. « J'aurais pu répéter

cette démarche, avec d'autres minorités, mais je n'ai plus supporté ce métier et je suis resté un an sans rien faire. »

C'est à ce moment qu'une riche famille indonésienne se met en tête de fêter les quatre-vingts ans de Ieoh Ming Pei et fait appel à Gao Bo pour offrir un livre-cadeau à 500 invités rassemblés au Louvre. Il cherche alors à s'installer à Pékin, et il tire de ce moment de tutèlement avec l'architecture l'idée qu'il pourrait construire sa propre maison. Chose pensée, chose faite, quitte à démolir quelques éléments un peu trop vite conçus. Cela lui vaudra d'être repéré en 1998, lors du Congrès international des architectes, puis la commande d'une seconde maison. Il s'est déjà pris de passion pour son nouveau métier lorsque M. Caujolle lui demande de l'aider pour le premier Festival de Pingyao, en 2001, d'où naîtra la décision de lui confier l'année suivante la partie contemporaine.

Dans l'usine désaffectée (« On n'a pas le droit d'envahir une ville, de forcer les gens à voir ces œuvres »), il réunit les photographes les plus inattendus, ceux qu'il connaît (« ils ne sont pas si nombreux en Chine ») et ceux qu'il découvre après avoir lancé un appel dans la presse. « Ce qui m'a le plus impressionné, c'est le regard des habitants de Pingyao, qui sont venus sans a priori voir cet ensemble parfois

provquant. » Ce qui l'a exaspéré, c'est la réaction de rejet de ses confrères établis, reporters souvent doués mais qui se plient aux conventions du métier.

Gao estime qu'il faut donner à Pingyao autant que ce qu'on lui prend. Répondant à la demande des dirigeants de la ville, il essaye de développer les activités culturelles qui permettront d'en préserver l'héritage, menacé par le bulldozer et le pastiche. « Le plus urgent, c'est de les aider à comprendre la valeur de leur cité, à élaborer un plan d'urbanisme qui prenne en compte la réalité de la ville impériale et celle des quartiers neufs, puis d'arriver à des règlements précis pour les bâtiments anciens. »

« Nous sommes en train de détruire notre culture. Avant, cela m'était égal. En voyant Pingyao, j'ai eu le sentiment très fort qu'il fallait préserver ce passé, et créer les conditions d'existence du patrimoine du futur. Les Chinois ont perdu leur culture. Ils ne réalisent même pas qu'ils cassent, ni la valeur de ce qu'ils cassent... Ce n'est pas une question de génération. Pour moi, cela remonte au 4 mai 1919. Les conflits internes, l'occupation japonaise, puis, surtout, la révolution culturelle ont laminé les gens et leur culture. Il faut être sorti de Chine pour vraiment en prendre la mesure. »

Frédéric Edelmann



LES GENS DU MONDE

■ **Michel Ritter**, nouveau directeur du Centre culturel suisse de Paris (4^e), nommé en janvier 2003, est déjà contesté, malgré le soutien de jeunes artistes en pointe tels le chorégraphe Gilles Jobin ou le plasticien Thomas Hirschhorn. Différents critiques, notamment Hans Ulrich Obrist, ont aussi pris fait et cause pour celui qui, avant de venir en France, s'était fait remarquer en dirigeant le centre d'art contemporain Fri-Art à Fribourg. Il est reproché à Michel Ritter, notamment par les personnels du Centre culturel, de s'intéresser uniquement aux arts plastiques au détriment des autres disciplines. Le verdict de la fondation Pro Helvetia, qui finance ce Centre culturel suisse, devrait bientôt mettre fin au conflit.

■ **Christophe Lamégnère** rejoint BMG France au poste nouvellement créé de président de la division musique, à la suite du départ de Bruno Gérard, ex-PDG de BMG Musique France. Arrivé en 1984 chez EMI Publishing France, Christophe Lamégnère a signé les premiers contrats de Pascal Obispo et Suprême NTM. Directeur artistique puis directeur général d'Épic, division de Sony Music France, à partir de 1991, il a dirigé ensuite la filiale française de Zomba Records, créé en 1999 (Bénaïbar, Britney Spears et R. Kelly), et racheté par BMG. Christophe Lamégnère va diriger conjointement avec Christophe Wagnier (chef des opérations de BMG France) les équipes fusionnées de BMG et Zomba/ive.

■ Le chef britannique Daniel Harding (27 ans), révélation du Don Giovanni monté au Festival d'Aix-en-Provence en 1998, quitte la direction de la Deutsche Kammerphilharmonie de Brême (Allemagne) qu'il dirigeait depuis 1999, pour se consacrer au Mahler Chamber Orchestra (MCO). Dès la saison 2003-2004, et pour cinq ans, l'ancien assistant de Simon Rattle à Birmingham (1994) et de Claudio Abbado à la Philharmonie de Berlin (1996), présidera aux destinées de la formation de chambre fondée en 1997 par Claudio Abbado.

■ Night of the Proms, série de concerts sous le signe de la rencontre entre les grands airs classiques et la pop music, sera en tournée en France du 20 au 28 mai. Créée en 1985 par Jan Van Esbroeck et Jean Vareaecke, Night of the Proms a réuni depuis plus de 4 millions de spectateurs en Belgique, en Allemagne et aux Pays-Bas. La première tournée française fera escale à l'Olympia le 23 mai. Elle aura pour têtes d'affiche Florent Pagny, Cunnie Williams, David Garrett, The Pointer Sisters, John Miles et Julie Zenatti. Ils seront accompagnés par les 72 instrumentistes et les 50 choristes de l'Orchestre symphonique Il Novcento, sous la direction de Robert Groslo.

LEON CAHARIER

Un hommage à sept talents photographes

La soirée de remise des prix a eu lieu finalement aux Ateliers SNCF. Elle a permis de distinguer, grâce à la Fondation Dakota, sept professionnels mais aussi, de parler culture et statut d'intermittents

► Pas de festival, en ces temps troublés, sans une soirée où l'on s'exprime. Et il fallait donc trouver le moyen pour que l'on puisse, et tandis que le combat des artistes et techniciens du spectacle continue de faire rage, la photographie demeure et que ceux qui redoutent pour l'avenir de la culture, le disent.

Alors un accord a été trouvé entre François Hebel, directeur artistique des Rencontres, et le collectif des techniciens et artistes, pour que la soirée de remise des prix ait lieu, hier.

Alors, chacun a essayé non pas peut-être d'en faire une fête, mais un moment de pause, un moment d'expression et de vie. Quand même.

Ainsi, après le traditionnel dîner, chacun s'est retrouvé aux Ateliers SNCF. Là, il s'agissait de remettre leurs prix aux lauréats 2004 : ces prix, d'un montant de 10 000 € chacun par la Fondation Dakota, véritable mécène désormais en ce qui

concerne l'image, visent à encourager toutes les pratiques photographiques, quel que soit le mode d'intervention : reportage, presse, mode, publicité, art et science...

Des lauréats de toute la planète

► **Le prix du photographe**

des Rencontres 2003 (qui récompense un photographe ou un artiste utilisant la photographie, dont l'année 2003 consacre l'entrée dans l'histoire de la photographie) a été décerné à **Anders Petersen**.

► **Le Prix découverte 2003**, a été remis à **Zijah Gafic**.
► **Le prix "No limit Arles**

2003" récompense un photographe (ou artiste), dont le travail contribue à repousser les limites de l'expression photographique a été remis à **Thomas Demard**.

► **Le prix dialogue de l'humanité** a été remis à **Fazal Sheikh**.

► **L'aide au projet d'Arles** a été décerné à **Jitka Harzlova**.

► **L'aide à l'édition** (pour un projet de livre dont l'édition est particulièrement difficile), a été décerné à **Xing Danwen**, pour son projet "A personal diary of chinese, avant-garde in 1990's".

► **Le prix du Livre**, a été décerné à **Deirdre O'Callaghan**, pour "Hide that can" (ed. Trolley).



Le président des Rencontres François Barré (ici à gauche en discussion avec Christian Caujolle, à côté de Gao Bao) a vraisemblablement apprécié ce repas juste avant la soirée des prix.

Photo Jérôme REY

ARLES

Janick
ROYER-FLEURY

OSTÉOPATHE D.O.

SUR
RENDEZ-VOUS

7, rue des Carmes
Tél. 04.90.96.55.32

pour aller vivre à la montagne, j'ai réalisé que ma famille me manquait. Et quand nous nous retrouvions tous ensemble pendant les vacances, je ne cessais de prendre des photos. C'est comme cela que j'ai commencé », se souvient Tina Barney.

Chacune de ses photos raconte une histoire. Au début

« Young man with a dog », 2002. La famille est restée le thème principal de l'œuvre de Tina Barney au

des années 80, Tina Barney joue les photographes itinérants, l'appareil sur la plage arrière de sa voiture. « J'allais de maison en maison. Très

vite, voisins et amis m'ont appelée quand il y avait un anniversaire ou une fête de famille. Ils avaient compris ce qui m'intéressait. »

La photographe capte l'incommunicabilité des personnes : « C'était le début du féminisme, les femmes divorçaient, les enfants grandis-

sait
ape
ce
Le
leur

Gao Bo, l'homme blessé

La Chine est déjà à Paris, au Centre Georges-Pompidou, en avant-première de l'année qui lui est consacrée, et aussi à l'Hôtel de Sully, qui propose les photographies de Li Zhensheng, qui vécut la Révolution culturelle et en a conservé les étonnants témoignages.

La Chine, et justement celle des photographes, est aussi très présente en Arles, où 16 artistes chinois font l'événement. Parmi eux, Gao Bo, 38 ans, qui expose parallèlement dans une galerie parisienne (1). Il est le seul parmi tous à vivre entre la France et son pays, où il exerce le métier d'architecte. Un statut qui, pourrait-on croire, lui confère une liberté certaine d'expression.

« Faux, rétorque-t-il. La liberté n'existe que si on se l'octroie. C'est une affaire très personnelle. Avant de venir travailler en France, je pensais qu'elle pouvait exister. Ici, j'ai compris que je ne la rencontrerai pas plus qu'ailleurs. »

Dualités (2), le travail qu'il présente à Arles « peut choquer les sensibilités », prévient un panneau. Un triptyque filmé passe en boucle des coupes de feuillets télévisés insoutenables. « Cette violence est délibérément construite, assure le photographe. L'image douce et calme des Asiatiques est totalement fautive. Comment voulez-vous rester serein après ce que nous avons vécu dans notre enfance. » Et Gao Bo raconte les exécutions pendant la Révolution culturelle, quand il était enfant. « Nous étions tous convoqués dans le jardin public pour critiquer les condamnés. Ils défilaient ensuite dans les rues,



« La liberté n'existe que si on se l'octroie », observe Gao Bo, ancienne victime de la Révolution culturelle. (DR.)

en caravane. J'avais entre 7 ans et 9 ans. Je les suivais en courant. J'aimais voir les fusils pointés vers les condamnés (...) Je restais près des corps. Les mouches finissaient par venir. J'avais envie de vomir. Le plaisir était plus fort que la répugnance. »

Comment un Occidental pourrait-il comprendre ? « Mais vous n'en êtes pas si loin. Avez-vous oublié les exécutions pendant la Révolution française ? interroge Gao Bo. Je crois que ce plaisir venait parce que je me sentais rassuré. A l'école, on nous répétait sans cesse que l'on se débarrasse du mauvais comme le vent balaie les feuilles mortes, sans hésiter. Pour moi, ces exécutions permettaient de chasser les mauvais esprits.

Pas plus. Ces gens n'étaient pas des humains. »

C'est en France que Gao Bo prend conscience de l'horreur. « Je me suis rendu compte que mon corps était une blessure ouverte. J'avais perdu le sens humain quand j'étais tout petit. Je ne connaissais pas le respect de l'autre, la notion de tolérance, ni celle de la démocratie. Je ne sais pas si c'est récupérable mais je sais que sans humanisme on ne peut être heureux. »

Depuis plusieurs années le photographe a entrepris un travail de réparation. Il livre à Arles le portrait de 12 condamnés à mort chinois. « Quand je suis arrivé à la prison, j'ai pris tout de suite quelques photos, se souvient-il. J'ai vu les mal-

heureux terrorisés. Le geôlier m'a expliqué que la photo était un signal d'annonce pour l'exécution. J'avais fait une erreur énorme. Aux antipodes de ce pourquoi j'étais là. Alors je leur ai expliqué mon travail. Je voulais rencontrer mon souvenir d'enfance. J'ai pu leur faire un sourire. C'était l'occasion de leur serrer la main amicalement et de ne pas voir leur tête avec un grand trou. » Gao Bo, définitivement, sait que sa blessure ne se refermera jamais.

S. L.

(1) « Tibet, 1995-2003 », Galerie Vu, 2, rue Jules-Cousin, Paris IV^e. Jusqu'au 6 août.
(2) « Dualités », Magasin des Ateliers, Arles. Jusqu'au 12 octobre.

R
la

Su
attu
en r
chés
mod
tiste
blan
en l
posi
iden
pen
seur
cont
sage
pare
le dé
C'
qu'u
créa
phiq
tren
phot
je n'
cent,
pour
tuer
celle
clich
renc
C'es
que j
En
sièg
Opal
son p
sage
nou
léger
intin
ma v
L'a
déma
centr
c'est
verse
rien
s'agi
qui n
une n
réali

Le Journal - ÉTÉ 2003

Supplément de Paris Photo Magazine N° 26/27 - ne peut être vendu séparément

34^{ES} RENCONTRES D'ARLES

C'est sous le signe de la découverte et de la transversalité que s'ouvre la 34^e édition des Rencontres d'Arles avec l'exploration des territoires d'Asie, la collection Claude Berri présentée en avant-première, et, parmi d'autres grands événements, l'exposition des œuvres de Naoya Hatakeyama.

REGARDS SUR LA CHINE

La trente-quatrième édition des Rencontres d'Arles explore les territoires d'Asie. Quand le sud porte son regard vers l'Est, il rencontre des images aux couleurs du levant. Les expositions notamment consacrées à Hou Bo et Xu Xiaobing, Gao Bo, Liu Zheng et Song Chao renvoient entre rupture et continuité aux figures kaléidoscopiques de l'histoire et de la culture chinoise. Le dépaysement n'a rien d'exotique, il caractérise principalement les visions artistiques. 1938, Mao Tsé-toung se trouve dans le Yanan, où l'a contraint à la retraite Tchang Kaï-chek. La défaite militaire cristallise la victoire morale, les renforts affluent permettant, par la suite, aux forces communistes de se réorganiser. Xu Xiaobing est présent. Hou Bo, 14 ans, rejoint elle aussi les forces révolutionnaires dont elle prend ses premiers clichés. La petite paysanne, devenue la photographe officielle de Mao, est ainsi l'auteur en 1949 de cette image célèbre où il proclame, Place de Tian An Men, la République Populaire de Chine. L'iconographie idolâtre s'affi-

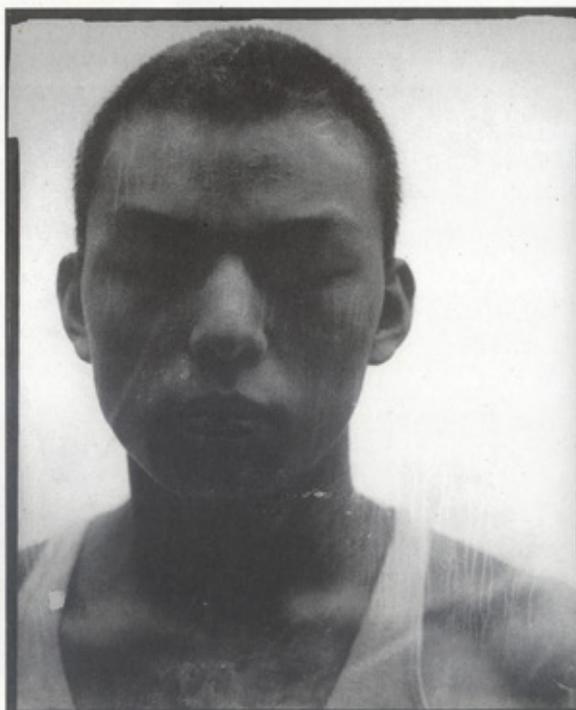


© Liu Zheng. Three country strappers Huashental, Henan Province, 2000. 127x160 cm.

mente des images des deux photographes. L'exposition déconstruit la mystification. L'histoire du XX^e siècle fait violence. Les victimes de la « Révolution culturelle » se comptent par millions : humiliations, emprisonnements, déportations, exécutions. Les souvenirs atroces sont tenaces, plus encore lorsqu'ils appartiennent à l'enfance. Gao Bo a photographié et filmé douze condamnés à mort. « Dualité », présenté par Christian Caujolle, rassemble des images sur fonds noir et blanc. « Vidéos et textes » renforce le propos de l'artiste qui s'appuie sur un nécessaire parallélisme historique et fait le constat de la réalité du régime chinois actuel. Les contradictions de celui-ci affleure, par ailleurs, dans le travail de Liu Zheng. « Les Chinois », une série de 180 portraits dont 12 sont présentés à Arles, interroge la société traditionnelle chinoise en figurant des archétypes de ce qu'elle dénigre, nie ou condamne : pauvreté, handicaps, sexualité. Song Chao, mineur, photographie, quant-à-lui, les membres de son équipe. Les regards sont frontaux, le témoignage est social et sans concession. Quand Arles s'ouvre à l'Asie, elle ne contribue pas seulement à faire découvrir des travaux artistiques, dont les contextes particuliers dans lesquels ils s'inscrivent peuvent aussi en définir l'intérêt, mais elle témoigne des imbrications ou de leur enracinement dans les questionnements d'individus qui tentent ainsi de réfléchir leur histoire et leur culture.

Claudia Melin

34^{es} Rencontres d'Arles, du 5 juillet au 3 octobre 2003



« Arles trop chaud pour mériter le désespoir »
C.C.

CULTURE PHOTOGRAPHIE

LE MONDE/SAMEDI 5 JUILLET 2003/27

La semaine festivalière des 34^e Rencontres est organisée du 5 au 12 juillet. Seize photographes chinois vont animer une programmation qui se veut éclectique. Cette année, les projections abandonnent le mythique Théâtre antique pour investir une friche industrielle, les Ateliers SNCF

Gao Bo raconte la frénésie chinoise à Arles

ALORS, LA CHINE ? C'est le titre de l'exposition, en forme de supermarché de la création, à voir actuellement au Centre Pompidou. C'est aussi un titre qui colle à la frénésie chinoise, à découvrir dans une farandole d'expositions en France. Et d'abord à la semaine festivalière des Rencontres d'Arles, du 5 au 12 juillet. La journée d'inauguration, vendredi 4 juillet, a été annulée en raison du conflit des intermittents du spectacle, qui devraient expliquer leurs revendications avant les projections nocturnes.

Seize photographes chinois font l'événement arlésien. Parmi eux, Gao Bo, 39 ans, présente des portraits de condamnés à mort dans un pays qui détient le record des exécutions capitales. Ces portraits renvoient à ceux de l'hôpital qui il montre, en parallèle, à la galerie Vu, à Paris. Nous avons demandé à Gao Bo de déceper ce « phénomène chinois ». Parce qu'il en est une figure marquante, notamment avec son intervention au Festival de Pingao, dans le Shanxi, qui, depuis 2001, joue un rôle important d'échanges entre la Chine et la France.

Quel jugement portez-vous sur ces expositions d'artistes chinois en France ?
C'est une bonne chose que de montrer notre travail. C'est aussi un danger. L'art chinois est pour l'instant présenté comme une scène de spectacle : en groupe, en masse, sous la bannière d'un pays, qui est jugé exotique. C'est aussi trop pour le « bruit », mais pas assez de travail de fond, de temps passé en

Chine pour repérer les artistes, construire de bonnes expositions.

Un petit groupe d'Occidentaux, des gens de l'art, souvent passionnés, viennent chez nous, sélectionnent. Je ne comprends pas toujours leurs critères. Sans doute n'écourent-ils pas assez les spectateurs ni ceux qui achètent des œuvres. Le résultat de ce mouvement est que, longtemps, quand il était question d'art chinois, notamment d'antiquités, on parlait de « chinoïseries exotiques ». J'ai peur que l'on applique désormais ce terme à l'art chinois contemporain.

Quel est le statut du photographe en Chine ?

Quand on parle de photographes, on pense aux fonctionnaires, aux photojournalistes salariés dans les journaux d'État, qui font des images de propagande. Ils passent par des écoles, notamment dans le cadre de l'Université. Comment sont les professeurs ? Allez voir ! Chez nous, on dit que la presse est la gorge du gouvernement. C'est la première phrase que chaque élève répète mille fois...

Ces photographes font à peu près les mêmes images, en noir et blanc, proches d'un slogan. Cela ne veut pas dire qu'ils se cachent mais qu'ils sont non officiels. Ils sont indépendants, ne sont pas salariés de la presse. J'ai tenté pour la première fois le terme de photographe clandestin lors du Festival de Pingao, en septembre 2002, qui m'avait demandé de présenter dans une exposition les photographes qui échappent au photojournalisme officiel.

Gao Bo a photographié et filmé douze condamnés à mort chinois. Dans une installation multimédia (photo, vidéo, texte), il présente des portraits qui alternent fond noir et fond blanc, yeux ouverts et yeux fermés. Il entend « interroger profondément l'identité de la Chine d'aujourd'hui et sa dimension violente ».



tout le monde sait lire la carte d'une association qui a influencé tous les photographes, y compris dans l'esthétique classique. J'en fais partie. Mais, en même temps, je me considère comme un photographe « clandestin ».

Clandestin ?

Les photographes que vous verrez à Arles ou ailleurs sont pratiquement tous clandestins. Cela ne veut pas dire qu'ils se cachent mais qu'ils sont non officiels. Ils sont indépendants, ne sont pas salariés de la presse. J'ai tenté pour la première fois le terme de photographe clandestin lors du Festival de Pingao, en septembre 2002, qui m'avait demandé de présenter dans une exposition les photographes qui échappent au photojournalisme officiel.

Peut-on dire que ces photogra-

phes se rapprochent de « l'art contemporain » occidental ?

Oui. Ce que vous appelez l'art contemporain est tout récent chez nous. On peut situer sa naissance après la révolution culturelle et la mort de Mao, en 1976, avec le groupe Star de Pékin. La photographie contemporaine, hors des journaux d'État, est née encore plus tard. Il y a une dizaine d'années, je dois faire partie de la première génération.

Le mouvement est si récent et j'ai senti que j'ai décidé, pour l'exposition de Pingao, de laisser les créateurs se « présenter », sans que je fasse de choix, sans en éliminer. Le but était de dresser le panorama le plus large et le plus précis. C'était la première fois, en Chine, que des photographes pouvaient ainsi montrer leur travail. Nous sommes arti-

vés à 195 noms, ce qui devait représenter 80 % des photographes actifs dans le pays. Ceux que l'on retrouve à Arles, au Centre Pompidou, à Pontault-Combault, étaient dans cette exposition.

Ces artistes sont-ils montrés en Chine ?

Tous les photographes et artistes montrés en Europe et aux États-Unis y sont plus exposés que dans leur propre pays. La raison est d'abord politique. Notre culture traditionnelle est généralement mise en avant. Dans cette logique, le public n'est ni large ni mûr. Il existe très peu de lieux pour montrer les artistes alors même que le pays est immense. Pour la photographie contemporaine, il doit y avoir quatre galeries à Pékin, trois à Shanghai. Les musées n'en présentent pas sauf dans le cadre d'une biennale, comme Canton, Shanghai ou Pingao. Il n'y a quasiment pas de marché de l'art. Les acheteurs sont essentiellement des diplomates étrangers et des cadres d'entreprises implantées en Chine.

Nous manquons aussi de commissaires indépendants. Ceux qui animent les grandes manifestations d'art sont des personnalités officielles, responsables de musées. C'est sans doute pour cette raison qu'Arles a dû faire appel à une marchande américaine, ancienne avocate, installée en Chine, pour assurer le

commissariat d'expositions de photographes chinois.

Être moins exposé dans son pays qu'à l'étranger pose un autre problème. On ne peut plus se contenter d'« y aller » en étant content. On ne peut plus montrer n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Il faut sélectionner, savoir dire non.

Comment vivent les artistes ?
La plupart des artistes indépendants, du moins ceux qui ont été révélés dans des foires et biennales, vivent de la vente de leurs œuvres à des collectionneurs étrangers.

Christian Cavalié, directeur de la galerie Vu, intervient : « Le marché de l'art, pour s'alimenter en pièces nouvelles, est allé chercher en Chine des œuvres qui cadrent avec les critères occidentaux de l'art contemporain : je m'oppose à cette politique. »

Le principe de vendre une œuvre est un phénomène récent. Il y a quinze ans à peine, on n'osait pas vendre. C'était honteux. Il fallait donner. Certains collectionneurs en ont profité, du reste. Demandez à d'anciens diplomates comment ils ont constitué leur collection quand ils étaient en poste à Pékin... Mais vivre de son travail n'est pas facile. Je pense par exemple à un photographe qui expose à l'étranger et vit de restaurants qu'il possède en Chine.

Propos recueillis par Michel Guerrin

Gao Bo raconte la frénésie chinoise à Arles

La semaine festivalière des 34^e Rencontres est organisée du 5 au 12 juillet. Seize photographes chinois vont animer une programmation qui se veut éclectique. Cette année, les projections abandonnent le mythique Théâtre antique pour investir une friche industrielle, les Ateliers SNCF.

LE MONDE | 04.07.2003 à 13h57

Alors, la Chine ?

C'est le titre de l'exposition, en forme de supermarché de la création, à voir actuellement au Centre Pompidou. C'est aussi un titre qui colle à la frénésie chinoise, à découvrir dans une farandole d'expositions en France. Et d'abord à la semaine festivalière des Rencontres d'Arles, du 5 au 12 juillet. La journée d'inauguration, vendredi 4 juillet, a été annulée en raison du conflit des intermittents du spectacle, qui devraient expliquer leurs revendications avant les projections nocturnes.

Seize photographes chinois font l'événement arlésien. Parmi eux, Gao Bo, 39 ans, présente des portraits de condamnés à mort dans un pays qui détient le record des exécutions capitales. Ces portraits renvoient à ceux de Tibétains qu'il montre, en parallèle, à la galerie Vu, à Paris. Nous avons demandé à Gao Bo de décrypter ce "phénomène chinois". Parce qu'il en est une figure marquante, notamment avec son intervention au Festival de Pingyao, dans le Shanxi, qui, depuis 2001, joue un rôle important d'échanges entre la Chine et la France.

Quel jugement portez-vous sur ces expositions d'artistes chinois en France ?

C'est une bonne chose que de montrer notre travail. C'est aussi un danger. L'art chinois est pour l'instant présenté comme une scène de spectacle : en groupe, en masse, sous la bannière d'un pays, qui plus est jugé exotique. C'est aussi trop pour le "bruit", mais pas assez de travail de fond, de temps passé en Chine pour repérer les artistes, construire de bonnes expositions.

Un petit groupe d'Occidentaux, des gens de l'art, souvent passionnés, viennent chez nous, sélectionnent. Je ne comprends pas toujours leurs critères. Sans doute n'écoute-t-on pas assez les spectateurs ni ceux qui achètent des œuvres. Le résultat de ce mouvement est que, longtemps, quand il était question d'art chinois, notamment d'antiquités, on parlait de "chinoiseries exotiques". J'ai peur que l'on applique désormais ce terme à l'art chinois contemporain.

Quel est le statut du photographe en Chine ?

Quand on parle de photographes, on pense aux fonctionnaires, aux photojournalistes salariés dans les journaux d'Etat, qui font des images de propagande. Ils passent par des écoles, notamment dans le cadre de l'Université. Comment sont les professeurs ? Allez voir ! Chez nous, on dit que la presse est la gorge du gouvernement. C'est la première phrase que chaque élève répète mille fois...

Ces photographes font à peu près les mêmes images, en noir et blanc, proches d'un slogan. Ils sont des milliers, répartis dans les provinces, membres de l'Association des photographes chinois. Cette association liée au régime existe aux niveaux local, régional, national. Le pays est bien quadrillé. On n'est pas obligé d'être membre de l'association, mais... disons que la carte ouvre des portes, permet de travailler "officiellement". Tout le monde ne sait pas "lire" une photographie mais tout le monde sait lire la carte d'une association qui a influencé tous les photographes, y compris dans l'esthétique classique. J'en fais partie. Mais, en même temps, je me considère comme un photographe "clandestin".

Clandestin ?

Les photographes que vous verrez à Arles ou ailleurs sont pratiquement tous clandestins. Cela ne veut pas dire qu'ils se cachent mais qu'ils sont non officiels. Ils sont indépendants, ne sont pas salariés de la presse. J'ai utilisé pour la première fois le terme de photographe clandestin lors du Festival de Pingyao, en septembre 2002, qui m'avait demandé de présenter dans une exposition les photographes qui échappent au photojournalisme officiel.

Peut-on dire que ces photographes se rapprochent de "l'art contemporain" occidental ?

Oui. Ce que vous appelez l'art contemporain est tout récent chez nous. On peut situer sa naissance après la révolution culturelle et la mort de Mao, en 1976, avec le groupe Star de Pékin. La photographie

contemporaine, hors des journaux d'Etat, est née encore plus tard, il y a une dizaine d'années. Je dois faire partie de la première génération.

Le mouvement est si récent et méconnu que j'ai décidé, pour l'exposition de Pingyao, de laisser les créateurs se "présenter", sans que je fasse de choix, sans en éliminer. Le but était de dresser le panorama le plus large et le plus précis. C'était la première fois, en Chine, que des photographes pouvaient ainsi montrer leur travail. Nous sommes arrivés à 195 noms, ce qui devait représenter 80 % des photographes actifs dans le pays. Ceux que l'on retrouve à Arles, au Centre Pompidou, à Pontault-Combault, étaient dans cette exposition.

Ces artistes sont-ils montrés en Chine ?

Tous les photographes et artistes montrés en Europe et aux Etats-Unis y sont plus exposés que dans leur propre pays. La raison est d'abord politique. Notre culture traditionnelle est prioritairement mise en avant. Dans cette logique, le public n'est ni large ni mûr. Il existe très peu de lieux pour montrer les artistes alors même que le pays est immense. Pour la photographie contemporaine, il doit y avoir quatre galeries à Pékin, trois à Shanghai. Les musées n'en présentent pas sauf dans le cadre d'une biennale, comme Canton, Shanghai ou Pingyao. Il n'y a quasiment pas de marché de l'art. Les acheteurs sont essentiellement des diplomates étrangers et des cadres d'entreprises implantées en Chine.

Nous manquons aussi de commissaires indépendants. Ceux qui animent les grandes manifestations d'art sont des personnalités officielles, responsables de musées. C'est sans doute pour cette raison qu'Arles a dû faire appel à une marchande américaine, ancienne avocate, installée en Chine, pour assurer le commissariat d'expositions de photographes chinois.

Etre moins exposé dans son pays qu'à l'étranger pose un autre problème. On ne peut plus se contenter d'"y aller" en étant content. On ne peut plus montrer n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Il faut sélectionner, savoir dire non.

Comment vivent les artistes ?

La plupart des artistes indépendants, du moins ceux qui ont été révélés dans des foires et biennales, vivent de la vente de leurs œuvres à des collectionneurs étrangers.

Christian Caujolle, directeur de la galerie Vu, intervient : *"Le marché de l'art, pour s'alimenter en pièces nouvelles, est allé chercher en Chine des œuvres qui cadrent avec les critères occidentaux de l'art contemporain ; je m'oppose à cette politique."*

Le principe de vendre une œuvre est un phénomène récent. Il y a quinze ans à peine, on n'osait pas vendre. C'était honteux. Il fallait donner. Certains collectionneurs en ont profité, du reste. Demandez à d'anciens diplomates comment ils ont constitué leur collection quand ils étaient en poste à Pékin...

Mais vivre de son travail n'est pas facile. Je pense par exemple à un photographe qui expose à l'étranger et vit de restaurants qu'il possède en Chine.

Propos recueillis par Michel Guerrin